

vouliez vous débarrasser de cette canaille, pourquoi ne lui avoir pas brulé la cervelle tout simplement ? Comment ! toi aussi ! fit John Huggs. Tu doutes ?

Puis changeant brusquement de ton, il se pencha à l'oreille de son second.

—Vieux careau, lui dit-il amicalement, tu ne devines donc pas qu'il y a un secret au fond de cet abîme du Puits sans fin. Tu ne vois pas que je possède ce secret ! Que si la Fouine a suivi mes instructions, il est maintenant en sûreté ! Que tout secret est exploitable, et que j'exploite celui-ci ! Comprends pas bien ! fit Basilie à demi ébranlé.

— Mais ce secret ? Peut-on savoir ?

Dans un instant. D'abord as-tu bien compris et retenu toutes les instructions que je viens de donner à ce canard de la Fouine ? Tous compris, tout retenu, mais. . .

— Tant mieux ! Ça te servira.

Et, d'une vigoureuse poussée, le capitaine précipita son lieutenant à l'eau en lui criant :

— Va tout savoir, vieux curieux !

John Huggs se frotta les mains en poussant un soupir de satisfaction.

— C'est incroyable, dit-il, combien certains hommes sont niais. Avec des brutes comme celles-là, il faut toujours employer la ruse ou la force, tandis que deux gaillards intelligents m'auraient si bien compris.

Pendant ce monologue, Basilie disparut un moment, puis remonta à la surface.

John Huggs guettait sa réapparition. Il lui cria avec un air de réel intérêt :

— N'oubliez pas mes instructions. Passe le remous. Laisse-toi sombrer.

Basilie s'éloignait avec une vitesse incroyable, emporté par le rapide. Comme la Fouine, il traversa le remous et ne s'arrêta que dans le cercle du gouffre. Il se débattait pour ne pas sombrer. John Huggs le vit. Il se fit un porte-voix de ses deux mains et cria de toutes ses forces :

— Laisse-toi couler, vieille carcasse. Coule. Coule ! Je vais te rejoindre.

Basilie disparut dans les profondeurs du Puits sans fin.

Ce n'était pas un adieu suprême qu'envoyait, dans une raillerie, John Huggs à son compagnon, car aussitôt il assujettit les bretelles d'un sac de cuir fixe sur ses épaules, serra de deux crans sa ceinture où pendait un couteau de chasse, et se précipita résolument dans le rapide.

Il fut englouti à son tour. . .

Le lendemain, au point du jour, la caravane du comte de Lincourt faisait halte sur la rive du Colorado.

On avait marché une partie de la nuit. Le soleil se levait resplendissant. Le personnel entier de la caravane s'était rassemblé sur la rive. Les chefs prenaient leurs mesures. Le comte de Lincourt, ne voulant pas s'aventurer, au risque de compromettre l'existence de tant de monde, et de perdre irréparablement un précieux matériel, voulut expérimenter une dernière fois le système de navigation inventé par les squatters.

Il fit part de cette résolution au colonel d'Eragny, qui s'empressa de l'approuver. Le brave colonel était devenu prudent depuis l'affaire de l'embuscade.

Le comte envoya donc chercher immédiatement Bouléreau, celui d'entre eux que les squatters, suivant leur habitude, avaient choisi pour chef.

Bouléreau se rendit avec empressement à l'appel qui lui était fait.

Un type que ce squatter.

Grand, bien et solidement bâti, carré des épaules, il accuse une force physique exceptionnelle.

Il est né au Canada, mais du sang français coule dans ses veines.

Ses parcs faisaient partie de ce groupe d'intrépides matelots normands qui fonda le Canada.

Bouléreau n'a conservé du Normand que le physique et les qualités.

Sa bonne grosse figure, aux traits un peu rudes, à la peau brune et tannée par l'air vif et le soleil de la savane, exprime à première vue, la franchise et la bonne humeur.

Après plus sérieux examen, on y découvre le côté rusé, intelligent et fin du Normand.

En fait, le caractère du squatter est bien conforme à l'expression de sa physionomie.

Toujours gai, d'une constante bonne humeur, d'une jovialité persistante, le rire quitte rarement ses lèvres.

Dans l'imminence du péril, et au milieu des circonstances les plus graves, Bouléreau rit et plaisante.

Plus farceur qu'un Parisien, il s'ingénue à inventer les mystifications les plus insensées, les plaisanteries les plus amusantes.

Ce qui le différencie du Parisien, c'est qu'aux facéties qu'il imagine il imprime un caractère de bonhomie qui les rend facile à supporter, même par ceux qui en sont l'objet. Il est plaisant, non gouaillieur. Il lance une apostrophe, non une raillerie. Il ne blague pas, il plaisante. Il a une verve, un entrain, une rondeur, un naturel si entraînant qu'il semble semer la joie sur ses pas. Il n'a jamais blessé personne ; il n'a que des amis, tandis que Sans-Nez a récolté plus d'une main. En somme, Bouléreau est ce que l'on appelle une bonne nature. Incapable d'une mauvaise action, il pratique sans efforts l'oubli des injures, et c'est toujours en riant de de son rire qu'il rend le bien pour le mal.

Que l'on ajoute à ces qualités une bravoure à toute épreuve et à la plus stricte loyauté, et l'on conviendra que les squatters avaient fait choix d'un excellent chef.

Toutefois Bouléreau a un travers et une passion. Il fume *toujours*. Et il a horreur des Anglais.

Jamais, nous disons *jamais*, la pipe ne quitte sa bouche que pour manger ou boire. Quand il s'endort, la pipe s'éteint, mais le tuyau lui reste entre les dents.

Bouléreau arriva près de M. de Lincourt et du colonel.

— A votre disposition, leur dit-il.

— Mon cher Bouléreau, répondit le comte, votre moyen de franchir les rapides me paraît excellent ; mais avant de rien entreprendre de sérieux, je voudrais expérimenter définitivement et en grand.

— Nous allons d'abord lancer à l'eau un bœuf, puis un wagon.

— Si le tout passe sans accident, nous procéderons au lancement de tout le convoi.

— Tout passera ! affirma le chef des squatters avec assurance. Il n'y a aucun danger. Dans quelques minutes, vous en jugerez.

Il appela une dizaine de ses hommes, et leur ayant désigné un bœuf et un wagon en mauvais état :

— Habillez-moi l'animal et la voiture ! commanda-t-il. Il s'agit de leur faire franchir les rapides sans qu'ils aient à subir d'avaries.

Les squatters se mirent immédiatement à l'ouvrage.

En peu de temps, ils eurent coupé sur des rives du fleuve une assez grande quantité de roseaux et de jones. Réunissant le tout en bottes solidement reliées entre elles, ils en garnirent d'abord le bœuf. L'animal se trouvait posé sur un épais radeau percé de quatre trous dans lesquels s'enfonçaient les pieds jusqu'au ventre. Pour plus de sûreté, des cordes en jone tressé, solidement fixées à chaque bout du radeau, passaient sur l'échine du bœuf, lui interdisant toute tentative de révolte.

Les trappeurs et la plupart des gens de la caravane entouraient les squatters.

Cependant le radeau de jone se trouvait confectionné. Il se composait de deux pièces que l'on devait rapprocher et attacher au dernier moment.

Les squatters firent avancer le bœuf dans le fleuve jusqu'à ce qu'il eut l'eau au-dessus des jarrets.

Alors, avec beaucoup d'adresse, ils réunirent les deux moitiés de radeau au moyen de longues perches de bois léger boulonnées à l'indienne, c'est-à-dire avec des paquets d'herbe fixés à chaque bout. Puis, ayant passé les cordes de jone tressé sur le dos de l'animal, ils les fixèrent par le même moyen. On pouvait procéder au lancement. L'appareil nautique était complet.

Le comte de Lincourt et le colonel d'Eragny avaient suivi avec le plus grand intérêt le travail des squatters. Ils ordonnèrent de lancer le bœuf à l'eau. L'opération eut lieu sans difficulté, et bientôt la bête se trouvait en plein rapide.

Toute la caravane réunie sur le bord du fleuve suivait d'un regard anxieux la marche du radeau. Le bœuf, effrayé au départ, avait poussé des mugissements de terreur. Maintenant il relevait la tête assez gaillardement, la secouait de temps en temps et pointait ses larges oreilles en avant ; les bruits de la cataracte l'inquiétaient plus que sa situation de navigateur.

— Ça va très bien, s'écria Sans-Nez. Il arrivera, le ruinant.

Et s'adressant à Bois-Rude :

— Dis donc, Trompe-la-soif, tu n'as pas besoin de prendre ta gourde des grands jours. Tu n'aurais jamais le temps d'absorber les cinq bouteilles qu'elle contient. Le voyage sera trop court. Vois donc, la moitié du chemin est déjà faite.

— Tu as raison, Sans-Nez, répondit gravement Bois-Rude. Je ne prendrai que ma gourde de trois bouteilles. Il ne faut pas se surcharger en pareil cas.

Répondant à Sans-Nez, John Burgh observa avec une mauvaise humeur évidente :

— Le Puits sans fin n'est pas encore dépassé. Attendez avant de crier victoire. Allons, allons, fit Tête-de-Bison, en se frottant les mains. Voilà ce que j'appelle se raccrocher aux branches. Tu as eu tort de douter de la réussite, avoue-le.

— J'en doute encore, répliqua l'Anglais. Le Puits. . .

— Tais-toi donc, interrompit Grandmoreau, que la joie rendait un peu gouaillieur. Tu vois bien qu'en partant de ce point de la rive, un radeau ne peut donner dans l'abîme. Il le contourne forcément. Pour tomber dans un remous qui entoure le puits et le traverse, il faudrait partir de cette espèce de cap que tu vois là-bas en aval, et qui se termine par un énorme rocher suspendu au-dessus de l'un des rapides.

En ce moment le bœuf, flottant toujours sur son radeau, dépassait le gouffre. Le raisonnement de Tête-de-Bison triomphait.

— Tu le vois, ami Burgh, s'écria le Trappeur rayonnant. Il n'y a pas d'entêtement et de parti pris qui tiennent. Qu'est-ce que tu as à dire maintenant ?

— J'ai à dire que votre bœuf n'est pas encore à terre.

(A suivre.)